Rupture

À Christophe

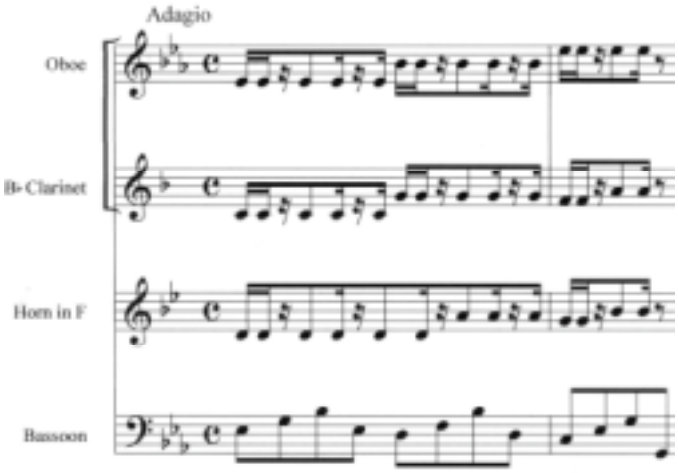
Parmi les expériences qui nous relient au monde, la rupture est une des plus profondes et des plus édifiantes. Elle est aussi en un sens une des plus cruelles, bien que la crudité de cette cruauté provienne souvent d'un malentendu. Il est en effet deux façons d'aborder le thème de rompre. On peut le voir comme un oubli, comme un saut dans un nouveau temps et c'est souvent le cas dans notre société qui fait de la consommation rapide, et donc de l'élimination, un de ses modes de fonctionnement usuels. Ainsi conçue comme un anéantissement, la rupture se révèle effectivement comme une dissolution, et de fait, le vocabulaire semble inadapté. Pour ce type de vécu, on serait sans doute plus dans le vrai en parlant d'*effacement*. Rompre c'est alors faire comme si le passé n'avait jamais existé, faire table rase. Sans doute, dans un premier mouvement, une telle radicalisation peut sembler salutaire et elle peut l'être effectivement pour un être fragilisé à l'extrême qui ne sait pas où trouver localement les énergies nécessaires à son quotidien. Mais, tôt ou tard, elle révèle son atroce limite dans la perspective de notre horizon de temps. Car notre séjour sur cette terre est court, si court, qu'il ne peut être envisagé sans épouvante qu'une fraction de ce temps ait été utilisée dans la plus complète vacuité. Ce n'est pas que nous courrons après un besoin de sentir notre saison utilement usée, mais plutôt que nous nous détruisons à la penser vide. Les souvenirs nous sont nécessaires pour cultiver une nostalgie qui seule nous habitue doucement à notre finitude ici-bas, et nous pousse, avec des larmes de reconnaissance, dans le souffle du Paraclet. Ces souvenirs de notre passé, si joliment chantés par Trénet, sont notre promesse d'absolution. Ainsi, il est possible, mais c'est un travail difficile, et, plus justement, une ascèse de penser la rupture comme un élément dynamique, qui nous permette de reconstruire notre histoire personnelle. Loin d'être l'événement brusque auquel spontanément le mot nous fait penser, la rupture est alors vue dans son autre dimension, verticale, comme une exploration de l'épaisseur de la relation qui nous conduit à nous interroger sur sa présence en nous et à sonder la nature des liens qui nous habitent. Révélant, non sans douleur naturellement, et c'est bien là ce qui nous fait reculer, les strates de notre affinité, elle nous met face à nous-mêmes dans notre nudité la plus intime. Il est bien difficile de savoir prédire dans quel état nous sortirons de la densité de ce deuil : parfois écorchés, parfois purifiés, mais en tout cas, *transformés* et c'est là l'essentiel. De cette mutation dépend la conviction que nous aurons d'avoir vécu , et donc que nous pouvons mourir.

Parmi les ruptures du monde qui nous baigne, il en est une très particulière, en cela qu'elle ne semble reliée que de façon très ténue à notre affectivité. Je veux parler ici de l'élément d'harmonie musicale nommé *cadence rompue* qui est constitué par l'enchaînement du cinquième degré au sixième, au lieu que la cadence vraie l'enchaînerait à la tonique. Son nom allemand est cadence *trompeuse*, et s'il a l'avantage de mieux décrire techniquement le phénomène sonore sous-jacent, il en saisit moins à mon avis l'essence. Pour ce qui est de l'importance de cette forme, elle se place comme mentionné précédemment dans l'épaisseur temporelle de l'événement. Qu'attendons nous d'une cadence ? Un effet conclusif, une manière de point, ou du moins de point-virgule, qui nous permette, pour ainsi dire, de tourner la page et de conduire notre regard et notre écoute vers d'autres horizons. Bien entendu, rien ne s'oppose à ce qu'il s'agisse uniquement d'une excursion à la suite de laquelle nous reviendrons à notre vision première, un peu comme nous souhaitons nous distraire en prenant quelques jours de vacances. Deux modes s'offrent alors à nous: plonger d'un seul coup dans la nouveauté, par exemple en prenant un moyen de transport très rapide qui en quelques heures nous place dans un environnement absolument dépaysant; ou bien au contraire, flâner en chemin pour graduellement nous ressourcer de la transition vers ce nouveau paysage où nous reposerons notre esprit fatigué par les luttes du quotidien. En musique, et c'est pour moi un phénomène unique en son genre, la rupture de cadence offre une synthèse des deux modes précédents: à la fois immédiate par le changement de couleur qu'elle opère, elle est aussi sonde du vécu précédent, une sonde sans limite d'énergie dans le tissu de notre vie qui passe en revue tout notre être, et dresse un

bilan, instantané en quelque sorte, de ce que nous voulons garder comme bagage pour continuer notre route.

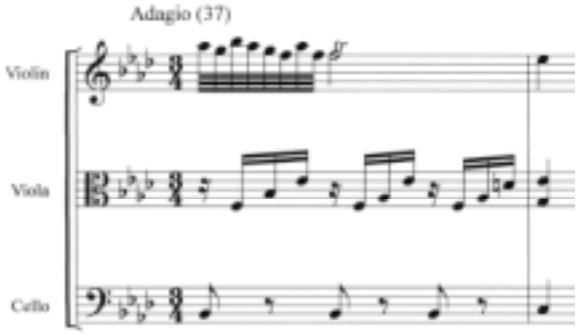
Mozart est le maître incontesté de la cadence rompue, qu'il a utilisée avec une évidence désarmante aux moments les plus cruciaux de son œuvre. Quatre exemples tirés de ce corpus gigantesque (où ils pourraient être indéfiniment multipliés) sont présentés rapidement ci-dessous et veulent illustrer ce fait.

On peut d'abord mentionner l'utilisation fréquente et magistrale par Mozart du degré mineur dans les cadences, même quand il ne s'agit pas au sens strict de cadence rompue. La sérénade dite "*Gran Partita*" pour douze instruments à vent et Contrebasse en donne un bon exemple. Elle a été écrite en1780 par le compositeur âgé de 24 ans. Son troisième mouvement est un pensif *Adagio* qui débute sur une sorte d'accompagnement d'orgue de barbarie. Juste avant l'entrée de l'extraordinaire mélodie du hautbois, comme une préparation purificatrice à son audition, le virage de la quatrième mesure jette soudain l'ombre furtive de la nostalgie dans le paysage.

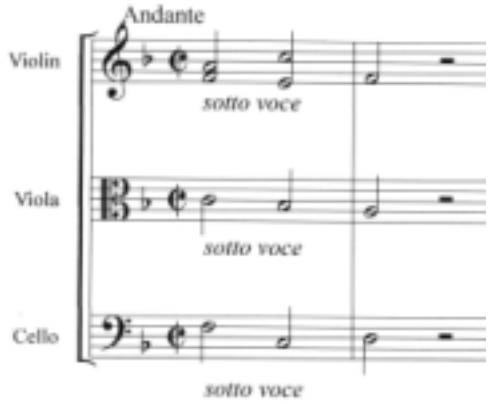


Ceux qui ont vu le film *Amadeus* se souviennent peut-être de l'image superposée à cet instant, Mozart courant rejoindre la direction du petit ensemble qui a commencé sans lui. L'adéquation entre le film et cette musique d'une urgence jaillissante, alchimie subtile d'explosion printanière et de course à l'abîme aura été un coup de maître de Forman.

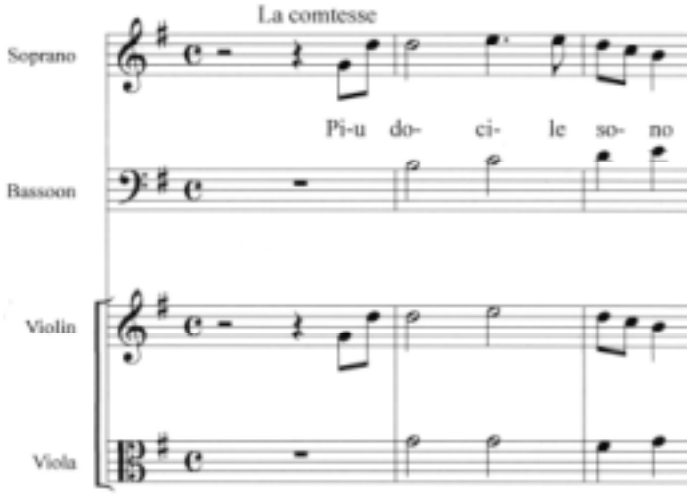
Dans le *Divertimento* pour Trio à Cordes K563, à la fin de l'exposition du sublime deuxième mouvement (qui d'ailleurs en est parsemé) une cadence rompue attire notre oreille et la fige en attente. L'arrivée à la fois mélancolique et lumineuse de la tonalité d'*ut* mineur est un moment de pure grâce.



Au début du deuxième acte de la Flûte Enchantée, l'orchestre exécute une marche solennelle, la Marche des Prêtres, et celle-ci s'ouvre justement sur une rupture de cadence, extraordinaire moment de suspens au-dessus des passions qui balayent l'œuvre de part en part, moment de sereine nostalgie où la vie puise ses forces, comme déjà pour préparer Pamina et Tamino à sortir victorieux des épreuves rédemptrices annoncées.



Enfin, le dernier exemple est peut-être le plus stupéfiant tant il passe furtivement ! *Finale* des Noces de Figaro. Le "complot" vient d'être découvert et le Comte vient de demander à Rosine de lui pardonner son inconstance. Et Rosine dit "*oui*". "*Piu docile sono, e dico di si*".



On a souvent pris la Comtesse pour une grand-mère prématurée abandonnée pour sa soubrette. Ecoutons comment la tonalité mineure qui arrive sur "*sono*" s'emplit de l'insondable nostalgie de l'amour pur et désintéressé, cet amour qui, comme dit Saint Paul, "croit tout, espère tout, supporte tout". Par le truchement d'une simple note du basson, Mozart offre au monde une absolution pleine et entière, qui brise la dette et l'oubli. Le reste est silence…

L.Mazliak
Janvier 2003